

**Question n° 1 : « Comme Le Combat d’hiver, votre dernier roman est un “roman de froid”. C’est un climat qui vous stimule ? » (Isabelle)**

Après Le combat d’hiver, qui est un roman « de froid », j’ai voulu écrire un roman de « chaud » mais j’y ai finalement renoncé, ou plutôt j’ai ajourné le projet. C’est vrai que mon imaginaire va davantage vers le froid et ce qui va avec : la recherche du chaud, de toutes les façons. J’ai le souvenir des hivers de mon enfance, en Auvergne. Je me revois marcher dans la neige entre le village et chez nous. Il fait presque nuit, une lumière brille au loin, c’est notre ferme. La neige est profonde des deux côtés du chemin, j’ai froid aux doigts, je suis un peu inquiet. Je marche vers cette lumière, vers cette promesse de chaleur et de sécurité. Est-ce que c’est arrivé cent fois, dix fois ou bien deux seulement, je ne le sais pas, mais ça a construit quelque chose en moi, quelque chose qui me constitue maintenant. Est-ce que tu as mangé ? Est-ce que tu n’as pas froid ? Ce sont pour moi deux questions simples et pleines d’humanité. Si j’étais né sous une autre latitude, il serait peut-être davantage question d’eau et de chaleur, mais ce serait la même préoccupation.

**Question n° 2 : « J’ai lu avec beaucoup de plaisir et d’émotion Le Chagrin du roi mort. Quels territoires vous ont inspiré Petite Terre et Grande Terre ? » (Annabel)**

Petite Terre serait pour moi une sorte d’Islande miniature ou même une petite île à l’ouest de l’Islande, l’île d’une île en quelque sorte, le bout du monde... Mais je ne suis jamais allé en Islande ! Grande Terre serait la Scandinavie. Et le Continent serait la Russie, puis la Sibérie. Mais il s’agit dans tous les cas de paysages de littérature. La vraisemblance géographique ou climatique m’importe peu. Il s’agit d’espaces inspirés de loin par la vraie géographie, mais surtout d’espaces rêvés et inventés comme terrains d’action parfaits pour mes personnages. Concernant les noms eux-mêmes (Petite Terre et Grande Terre) j’ai dû les voler inconsciemment à la vraie géographie, en particulier à Mayotte, où je suis allé juste après avoir écrit Le chagrin du roi mort, mais il fait beaucoup plus chaud dans ce coin-là du monde...

**Question n° 3 : « Recommandez-vous la découverte de la mythologie nordique aux jeunes lecteurs ? Et si oui, pourquoi ? » (Mireille)**

N’allez pas croire que je connais bien cette mythologie. Je ne suis pas spécialiste (je ne suis spécialiste de rien, et c’est sans doute pour ça que j’écris des romans !). L’idée des sagas islandaises, l’univers qu’elles évoquent et ce nom lui-même « saga » me séduisent et me fascinent, mais je me demande si leur lecture exhaustive ne serait pas en réalité très ennuyeuse ! Je me suis contenté d’extraits dans lesquels reviennent à l’infini les thèmes de destin, d’honneur et de vengeance. Parfois c’est teinté d’un humour noir assez décapant. Le style est parfaitement épuré, pas d’adjectifs, peu d’adverbes, juste des faits ! Concernant l’Islande, je cajole encore ce rêve ancien d’y aller. J’imagine un pays très sauvage et austère, mais dont les paysages seraient « habités ».

**Question n° 4 : « Le chagrin du roi mort fait déjà l’unanimité de la critique (comme Le Combat d’hiver) : comment procédez-vous pour toucher si juste à chaque fois ? » (Yves)**

Comment répondre à une question pareille ? Au moment où on écrit (et c’est le moment déterminant), on ne fait l’unanimité de personne. Il y a juste le récit et le trou de souris par lequel il faut se faufiler pour le poursuivre. Je sais en écrivant si c’est toujours bon ou bien s’il faut revenir en arrière et recommencer. Quand j’ai plaisir à relire le dernier paragraphe écrit, quand j’en suis content, alors je sais que je peux continuer et j’écris 12 lignes de plus, puis 12 lignes encore. Être écrivain (du moins pour moi), ce n’est pas maîtriser mon sujet avec certitude et distance, mais plutôt avoir le nez dedans, ligne après ligne, constamment assailli par le doute. Et c’est après, longtemps après, si tout va bien, que les lecteurs me disent que c’est bien. Mais en réalité, je le sais déjà ! Sinon je n’aurais pas envoyé le manuscrit à mon éditeur. Toucher juste ? Il faut d’abord

aller loin à l'intérieur de soi-même pour toucher l'autre. Quand, dans *Le chagrin du roi mort*, j'écris à la première personne l'errance d'Aleks à la recherche de Lia, je ne doute pas une seule seconde que les lecteurs seront touchés. Et je ne souhaite pas du tout en parler avec les personnes qui ne le seraient pas.

**Question n° 5 : « À ceux qui vous ont lu et qui vous ont aimé, quelles lectures conseilleriez-vous ? Certaines ont-elles été déterminantes dans votre envie d'écrire ? » (Anatole)**

Mon premier livre lu, en 6<sup>e</sup>, à l'internat, c'est *Robinson Crusoé*. Je me rappelle très nettement m'être dit : « ah bon, ça peut faire ça, un livre ? » Parmi les autres grands livres de ma vie, je parle des classiques, il y a : *Le château de Franz Kafka* (et ses 2 autres romans), *Don Quichotte* de Cervantès, *La ferme des animaux* de George Orwell. Mais la liste serait longue. Je suis grand lecteur et je découvre sans cesse des livres qui me touchent. Le dernier, c'est *La pluie avant qu'elle tombe* de Jonathan Coe. En littérature de jeunesse, je recommande bien entendu Roald Dahl, magnifique conteur d'histoires. Avec lui, c'est presque gagné d'avance. Mais il est difficile de choisir pour les autres. J'aimerais avoir l'art, comme l'ont certaines personnes, de mettre le bon livre dans les bonnes mains, au bon moment ! Ce n'est pas si facile.

**Question n° 6 : « Avec mes élèves, nous lisons *Kolos et les quatre voleurs*. Les enfants apprécient énormément ce livre. Nous nous demandons pourquoi les voleurs ne portent pas de nom : on les appelle 1<sup>er</sup> voleur, 2<sup>e</sup> voleur... Ce sont pourtant eux les personnages principaux de l'histoire, et de surcroît Kolos meurt à la fin ! Merci de nous éclairer sur votre choix. » (Les CP-CE1 de Criquetot et leur maîtresse)**

Est-ce que cela leur apporterait beaucoup d'être nommés ? Je n'en suis pas certain. Être appelé « premier voleur », « deuxième voleur » etc. leur confère un rôle et une fonction, comme dans une pièce de théâtre. Ça donne une clarté à l'histoire. Et une musicalité aussi. Quand je la lis à voix haute, j'aime bien dire ça « le premier voleur, le deuxième voleur etc ». Quand à la mort de Kolos, elle est drôle, non ? Vous pensez que je n'aurais pas dû le nommer si c'était pour le faire mourir ? Vous avez peut-être raison. Il est connu qu'il ne faut pas nommer un animal destiné à être mangé !

**Question n° 7 : « Vous avez été professeur d'allemand. Pourquoi cette langue ? Et votre métier d'enseignant vous manque-t-il parfois ? » (Elise)**

Je suis devenu professeur d'allemand par hasard. J'avais fait allemand première langue et j'ai poursuivi jusqu'au CAPES. J'ai enseigné pendant 5 ans avec bonheur et j'ai démissionné. C'était il y a plus de 25 ans, un quart de siècle ! Ma vie professionnelle a surtout été le théâtre puis l'écriture. Pourtant cet image d'ex-enseignant me poursuit ! Mais je ne regrette rien. Aujourd'hui je traduis des romans de l'allemand au français et j'y prends beaucoup de plaisir.

**Question n° 8 : « Vos livres ont un réel succès auprès des jeunes, mais avez vous déjà pensé à écrire pour les "adultes" ? » (Anonyme)**

Je reçois beaucoup plus de courrier d'adultes que d'enfants. En écrivant pour la jeunesse je touche de nombreux adultes, davantage peut-être que si j'étais publié pour eux ! Au moment où j'écris un roman, je pense très peu à un destinataire enfant. Je pense à l'histoire que je raconte. *Le combat d'hiver*, *Le chagrin du roi mort* sont des romans tous publics je pense. Mais cela n'empêche pas que j'écrive dans l'avenir un roman résolument pour les adultes, c'est à dire où je pourrais aller au bout de la complexité, du trouble, et dans lequel je ne craindrais pas de perdre mon lecteur de 12 ans par des références qui lui échapperaient.